

L'ÉCRIVAIN À DÉCOUVERT

(W. BUTCHER)

L'existence d'un *premier* entretien de Jules Verne par l'Américain Sherard était généralement soupçonnée depuis la republication en 1978 de "Jules Verne retrouvé" du même journaliste ⁽¹⁾. Les détails complets de la publication dans le *McClure's Magazine* (1894) de "Jules Verne at Home", ainsi qu'un bref résumé de son contenu, ont été fournis en 1979 par Gallagher *et al* ⁽²⁾. De même, Arthur Evans en a publié un extrait en 1989 ⁽³⁾. Ensuite, grâce aux recherches de Jean-Michel Margot et de Volker Dehs, cet entretien a été retrouvé et rétabli dans sa totalité. Il a pu paraître en langue française dans le *Bulletin* (3^e trim. 1990) ⁽⁴⁾. Vu l'importance des informations apportées par cet entretien, je chercherai ici à les commenter.

L'intérêt énorme de cet entretien est de donner une vue d'ensemble sur l'écrivain, rapportée plus ou moins dans ses propres paroles, même jusqu'aux quelques redondances caractéristiques de l'expression orale. A 65 ans, le romancier a déjà écrit 66 volumes, il a renoncé aux voyages à l'étranger, il a subi l'effet de sa blessure permanente au pied, et il a vu Michel faire ses débuts littéraires, à effets œdipaux sans doute pour le père. Mais il reste plus expansif que dans la vingtaine d'autres entretiens dont nous disposons, surtout ceux de ses dernières années. Robert Sherard lui semble sympathique, donc apte aux confidences (l'Américain souligne l'"air de bonté et de générosité" de Verne), même s'il paraît relativement ignorant de Verne et que beaucoup des dates rapportées sont erronées. En recoupant cependant ce que nous savons d'autres sources, l'essentiel des renseignements transcrits paraît véridique, même si le style anglais de Sherard doit être considéré fonctionnel plutôt qu'élégant.

D'autres indices révèlent l'importance de cet entretien. En contraste marqué avec l'article de Jones ⁽⁵⁾, pour ne mentionner que lui, Verne est qualifié de "romancier" ("novelist") et discuté en termes littéraires. Son œuvre tiendrait à la fois du romantisme et du modernisme — appréciation des plus exactes. Verne lui-même affirme communiquer des "choses... jamais... dites auparavant" ; et en outre que "la plus grande part de la géographie de mes romans [est] tirée de l'observation personnelle". Bien que pas entièrement vraies, ces deux affirmations indiquent une franchise certaine. De même, son aveu de lire quelquefois ses propres romans comme écrits par un autre, suivant Aronnax

(1) *The Jules Verne Companion*, Souvenir Press, Londres, 1978, pp. 58-61, traduit in *T.O.*, pp. 387-391.

(2) Edward J. Gallagher, Judith A. Mistichelli, et John A. Van Eerde, *Jules Verne : A Primary and Secondary Bibliography*, G.K. Hall, Boston (E.-U.), 1980.

(3) *Jules Verne Rediscovered*, Greenwood Press, New-York, 1988, pp. 16-17.

(4) N° 95, dans la traduction de W. Butcher, pp. 20-30.

Une traduction de Sylvie Malbrancq est parue par la suite dans le *Magazine littéraire*, N° 281, oct. 1990, pp. 160-167.

dans *Vingt mille lieues...* : malgré les affirmations de Mme Verne lors d'un autre entretien, tout auteur, imagine-t-on, le fait de temps en temps.

Sincérité des aveux et bonhomie — augmentées peut-être par le cadre de la salle de la Société industrielle — caractérisent donc la conversation avec Sherard. Voyons plus dans le détail ce que Verne dit de lui-même.

La période parisienne serait sous le signe d'une solitude relative : mention des "grisettes", même si cela ne va pas plus loin, distance d'avec les étudiants parisiens, absence de tutoiement. D'où sans doute sa préférence ultérieure pour le calme et la tranquillité (mot-clé : "cloître"). Nous voyons également l'importance extrême pour l'auteur de ses toutes premières œuvres, surtout les pièces de théâtre. Il affirme même en avoir tiré plus de plaisir que de ses romans, idée confirmée par la présence sur la cheminée des statues de Molière et de Shakespeare. D'autres influences citées sont Hugo, Dumas fils, Dickens, Daudet, Maupassant, Cooper, Reclus et Arago.

La vigueur de l'amour vernien des arts visuels paraît significative, ainsi que sa passion pour la musique : "j'étais musicien moi-même". Remarque qui ne doit cependant pas surprendre, surtout depuis l'étude importance de François Raymond sur "Les Machines musicales" (6).

Verne prétend que sa famille n'a pas eu une once d'ambition. Oui et non : l'auteur lui-même aurait toujours fait des efforts considérables pour poursuivre ses carrières successives ; mais ses objectifs semblent normalement plus artistiques que financiers, sans la manipulation et le manque de scrupules souvent visibles chez les "ambitieux".

Pour l'origine du *Tour du monde*, Verne donne la même explication qu'en 1901 et ailleurs, à savoir la lecture d'un journal dans un café parisien (7). Quant à *Cinq semaines en ballon*, forts de notre connaissance récente de *Voyage en Angleterre et en Ecosse* (8), il est possible de mieux comprendre la phrase "mon premier roman scientifique" : En clair : il persiste, malgré le refus d'Hetzel de le publier, malgré les trente-cinq ans intervenus, à accorder une grande importance à son premier livre, non-scientifique, lui, qui explore sa "seconde patrie", surtout Edimbourg et les Lochs. A vrai dire, toute son œuvre est fondée sur et dans le voyage, qu'il appelle ici le "plaisir de ma vie". *Cinq semaines en ballon* sont caractérisées dans cette perspective comme concernant plutôt l'Afrique que les ballons, car "la géographie est ma passion et mon étude". Verne essaie ainsi de corriger l'idée de la science comme primordiale dans son œuvre, et va jusqu'à dire qu'il n'avait point d'attrance spéciale pour la science. C'est fort quand même !

Verne est également franc en ce qui concerne l'argent. Pour les pièces *Le Tour du monde* et *Michel Strogoff* il regrette en avoir "eu beaucoup moins que ma part". Pour les romans, c'est seulement après 1875 qu'il aurait eu une

(5) "Jules Verne chez lui", Gordon Jones, traduit par Ch.-N. Martin, BJV n° 100.

(6) "Les Machines musicales de Jules Verne", *Romantisme*, N° 41, 3^e trim. 1983, pp. 101.

(7) "Jules Verne chez lui", Gordon Jones, art. cit. Daniel Compère a démontré qu'une autre origine de l'idée est certainement la nouvelle d'Edgar Poe, "La Semaine des trois dimanches" ("Le Jour fantôme", *Jules Verne I*, RLM François Raymond, 1976, pp. 31-51).

(8) Publié pour la première fois en 1989 par Le cherche-midi, avec un postface de Christian Robin. Un compte rendu en a été publié par W. Butcher dans le *Times Higher Educational Supplement*. N° 928, 17 août 1990, p. 17. Une édition en langue anglaise de ce livre est actuellement à l'étude.

partie équitable des bénéfiques d'Hetzel, ses "premiers livres, y compris ceux qui ont eu le plus de succès, [étant] vendus à un dixième de leur valeur".

La famille de Verne n'échappe pas à son franc-parler. Son père reçoit beaucoup plus de place que sa mère ; on n'entend aucune expression de sentiment pour sa femme ; Michel est décrit comme "notre seul enfant" (pitié, avec Montherlant, pour les belles-filles), qui écrit "avec aptitude ("ably") sur des thèmes scientifiques" — pas plus ! Le récit de l'attentat vaut la peine d'être recoupé avec les autres. Ici l'essentiel est le mobile du crime : "pour attirer l'attention sur mes prétentions à un fauteuil à l'Académie française".

Ce que l'on doit retenir de cet article sont surtout les remarques proprement littéraires. Le manque d'admiration "du soi-disant roman psychologique" ressemblerait à une critique voilée de Zola ou de Huysmans, mais illumine également les *Voyages* eux-mêmes. L'innovation de Verne est d'échapper au roman traditionnel familial ou sentimental. A un niveau plus profond, cependant, on peut affirmer que toute son œuvre est hautement personnelle, et même passionnément psychologique ⁽⁹⁾.

Verne se montre structuraliste avant la lettre en citant deux exemples de structures qui se sont entièrement "renouvelées" : l'Académie française et ses propres premiers manuscrits. Chaque membre et chaque mot originel ont disparu, exactement comme le manche et la lame du célèbre couteau de Jannot, ou comme le mari et la femme mi-incestueux de Quiquendonne, qui se font replacer par un(e) cousin(e) avec chaque nouvelle génération ⁽¹⁰⁾. Ainsi, et avec sa verve habituelle, Verne pose les difficiles problèmes philosophiques du changement et de la continuité, du nominalisme, de l'être et de l'essence.

Le travail au-dessus de tout. Les 20 000 notes. La célèbre tour, haut-lieu créateur de tours en tous genres. Enfin, et à la Balzac, la révision à répétition sur épreuves, la recherche du bon style, tendance remontant à la tendre enfance. Le manque de réputation, symbolisé par le refrain du rejet par l'Académie française, mais aussi par la remarque de Dumas disant que, pour être apprécié en France, il aurait dû être né écrivain de langue anglaise. Ironie des ironies à une heure où Verne a retrouvé tous ses droits en France, tout en restant quasi impubliable en Angleterre !

Verne est artiste avant tout. Sa méthode de travail *fournit* son existence, sa raison d'être. Professionnalisme et créativité sont inséparables. Laissons donc Verne avec son bonheur : "vivant à la recherche de l'idéal, poursuivant farouchement une idée, brûlant d'enthousiasme pour mon travail". Qui pourrait demander plus ?

William BUTCHER

(9) C'est une des conclusions de W. Butcher, *Verne's Journey to the Centre of the Self*, Macmillan, Londres, et St Martin's Press, New-York, 1990.

(10) Michel Serres, "Le Couteau de Jannot", in *L'Hermès* : "Jules Verne", pp. 213-215.